

## “L’or des morts” de Rennes-le-château

La parution récente du livre de Jean-Pierre Deloup et Jacques Brétigny *Rennes-le-Château, Capitale secrète de l’Histoire de France* (Atlas 1983) est l’occasion de la publication d’un article dans le n° 442 de la revue *Historia*. Son auteur, François le Targat, y reprend point par point le scénario sédien aujourd’hui bien désuet de *L’Or de Rennes* (Julliard 1967). Il consacre de fait Pierre Plantard dans l’incarnation, encore inattendue pour l’époque, de la descendance mérovingienne, la seule authentique !

Une affaire de trésor dans le Razès, région située au sud de Carcassonne, à la fin du siècle dernier, a fait couler beaucoup d’encre, mais aussi de sang. Des morts violentes inexplicables, des assassinats dont on ne retrouve jamais les auteurs, de l’or qui coule à flots entre les mains d’un curé de village, une histoire que l’Église tenta toujours d’étouffer. Un prêtre accusé à tort de simonie, l’abbé Bérenger Saunière, est le personnage central de l’histoire. Cet homme peu commun ressemble à un condottiere de la Renaissance égaré dans un siècle et une situation qui ne sont pas les siens. De quelle nature était ce trésor ? Une question restée longtemps sans réponse. Où en est aujourd’hui l’affaire du trésor de Rennes-le-Château à laquelle furent mêlés une cantatrice célèbre Emma Calvé, la comtesse de Chambord, Jean Stanislas de Habsbourg, cousin de l’empereur d’Autriche et dont la servante maîtresse du curé, Marie Denarnaud, emporta son secret lorsqu’elle mourut en 1954 ?

**L**ORSQU’IL EUT pris connaissance du dossier que son vicaire général lui avait remis, Mgr Beauséjour, évêque de Carcassonne, resta muet de stupéfaction. Ainsi un de ses curés de campagne menait plus grand train que lui si l’on en croyait les comptes qui venaient de lui parvenir, encore qu’il ne doutât pas qu’il fussent truqués. Le premier novembre 1900, ce curé avait fait entrer dans son presbytère : 1 fût rhum Martinique en caisse ABC n° 1031 : 45 litres à 2 francs = 90 francs ; 50 litres de rhum à 2,35 francs = 117,50 francs (Rhum parfait, presque historique) ; 33 litres de vin blanc Haut Barsac ; 33 litres de Malvoisie, 17 litres de quinquina doré, 53 litres de Banyuls, 12 litres de muscat. Cela représentait alors une somme considérable, c’était

le bon temps du franc-or, la plus forte des monnaies. Comment, diantre, le curé d’une bourgade au fond de son diocèse pouvait-il payer tout cela, et pour quoi en faire ? Aussi décida-t-il de convoquer à l’évêché ce curieux vicaire. Malheureusement, à chaque injonction, il recevait une lettre d’excuse, certificat médical à la clé : l’abbé Bérenger Saunière était malade.

Étrange personnage que ce Saunière, bel homme, bâti en joueur de rugby – nous sommes dans l’Aude – qui fit tourner la tête à une chapelière de dix-huit ans, Marie Denarnaud, qui devint sa servante maîtresse et sa complice jusqu’à sa mort et, une fois l’abbé disparu en 1917, son héritière et la détentrice de leur secret commun qu’elle ne révéla jamais. C’était un enfant du pays, né le 11 avril



1852 à Montazels, d'une famille fort modeste, aîné de sept enfants.

Ordonné en 1879, vicaire à Alet puis curé d'un petit village, il se trouve, trois ans après, professeur au séminaire de Narbonne. Il n'y restera pas longtemps : ses manières désinvoltes, son indépendance ne plaisent guère à ses supérieurs. A vrai dire, Bérenger Saunière était né pour être aventurier, courir le monde, brasser des affaires. En voulant le punir de sa non-obéissance, ses supérieurs allaient curieusement lui ouvrir la route de l'aventure en le nommant curé d'une petite bourgade : Rennes-le-Château, proche de Montségur. Pour un homme de sa trempe cette nomination est l'exil le plus total.

L'abbé Boudet, curé de Rennes-les-Bains, est son voisin, un homme cultivé qui écrit de curieux ouvrages. Il ne sera pas étranger à la fabuleuse aventure de son cadet.

C'est lui qui conseillera de restaurer l'église de Rennes-le-Château, la même ou commence l'étrange histoire. Un legs, un prêt difficilement consenti par la commune permettent de commencer les travaux. Nous sommes en 1891 lorsque l'abbé décide de changer la pierre d'autel qui dépare les deux piliers wisigothiques. Aidé de deux maçons il la déplace.

L'affaire du trésor de Rennes commence. Dans un des piliers creux, des tubes de bois scellés à la cire renferment des parchemins illisibles. La découverte vite ébruitée, le maire propose de conserver ces documents dans les archives. L'abbé, qui ne sait comment rembourser le prêt accordé, lui propose de les vendre et de se charger de la négociation. A dire vrai, Saunière les montre à son évêque, qui est alors Mgr Billard, prélat érudit en relation avec les savants ecclésiastiques de Saint-Sulpice, l'abbé Bieil entre autres.

Le diocèse paye le voyage à Paris pour ce curé de campagne qui remet les parchemins à l'abbé Bieil. Ce dernier le présente à son neveu l'éditeur Ané et à son petit-neveu Émile Hoffet, oblat de vingt ans déjà féru d'occultisme et de sociétés secrètes. Saunière visite Saint-Sulpice, regarde étonné l'insolite crucifixion de Signò et se rend au Louvre où il achète une reproduction des *Bergers d'Arcadie* de Poussin, le *Saint Antoine ermite* de David Téniers et, curieusement, un portrait du pape saint Célestin V. Plus curieux encore : comment le curé de Razès rencontra-t-il la plus célèbre cantatrice du temps, Emma Calvé, originaire de Decazeville, âgée alors de vingt-quatre ans, beauté célèbre au sommet de sa gloire qui allait devenir sa maîtresse ? Sans doute chez Claude Debussy, ami intime de la diva et du jeune oblat Hoffet.



5) M. Corbu, qui fut l'héritier des biens de l'abbé Saunières, montre l'endroit sous le maître-autel où se trouvait le pilier contenant les parchemins. A cette place figure maintenant une peinture de Marie Magdeleine exécutée suivant les directives de l'abbé Saunières lorsqu'il fit effectuer la restauration de l'église.

De retour dans son pays, Saunière dit au maire qu'il a vendu les documents, le rembourse du prêt grâce à l'argent donné par l'évêque et se remet au travail. Autrement dit il entreprend une fouille systématique de son église et trouve sous la dalle dite du chevalier, aujourd'hui au musée de Carcassonne, deux squelettes et un magot. La nuit il déplace les pierres tombales du cimetière et efface des épitaphes dont celles de Marie de Negri d'Ables, épouse de François d'Hautpoul, marquis de Blanchefort, seigneur de Rennes, composée par l'abbé Bignon, son confesseur peu avant la Révolution.

Puis il voyage beaucoup, chargé d'une lourde valise. Il envoie des lettres de Perpignan, Nice, Lons-le-Saulnier, Valenciennes. Il correspond avec une banque parisienne à demi-mot, est en relation avec un joaillier de Mazamet.

C'est à cette époque que des mandats au nom de Marie Denarnaud arrivent de tous les pays, des mandats importants, 100 à 150 francs-or par jour.



Il entreprend de folles dépenses, fait restaurer à ses frais son église, dirige les travaux et met la main à la pâte, peignant lui-même la sainte Madeleine du devant de l'autel. Le calvaire seul coûtera 11 000 francs !

Lorsqu'en 1897 tout sera terminé il demandera à son évêque de venir consacrer l'église. A peine arrivé l'évêque en proie à un malaise s'empressa de bénir en coup de vent cet ensemble d'une rare laideur et s'enfuit. Il ne revint jamais à Rennes-le-Château.

Il faut reconnaître que ce saint lieu est bien étrange. Sur le tympan est gravé : « Terribilis est locus iste » (ce lieu est terrible). Ailleurs on peut lire : « Mea domus orationis vocatibus ». Or par la suite de la citation est sans équivoque : « Ma maison est celle de la prière, vous en avez fait une caverne de brigands. »

Lieu terrible en effet que cette église dédiée à la Madeleine. Le bénitier de l'entrée est soutenu par une sculpture représentant le diable boiteux, Asmodée, le gardien du trésor de Salomon. Ce diable semble assis, deux de ses doigts forment un cercle, une de ses côtes est plate, le mamelon n'est pas à sa place et il soutient un bénitier surmonté des initiales « B.S. ». Curieusement dans la proche région existe un rocher nommé Fauteuil du Diable, une source : la source du Cercle, un lieu-dit le Plan de la Coste, et une autre : « le sein du Diable » à dire vrai « seing », donc « signe ».

Quant aux initiales « B.S. » l'abbé a joué sur les mots : un endroit appelé le bénitier se trouve entre les rivières Blaque et Sals.

### « L'OR DES MORTS » DE RENNES-LE-CHATEAU

Asmodée appuie ses cinq doigts sur son genou : ne nomme-t-on pas la main du diable cinq creux sur le rocher proche de Rennes-le-Château dit Pierre du Pain ? D'après Gérard de Sède, Saunière serait allé plus loin dans le rébus : cinq plus genou donne Saint-Genou dont la fête est le 17 janvier. Voilà en effet un chiffre qui revient souvent dans cette étrange affaire puisque les dates des pierres tombales furent falsifiées pour les faire apparaître.

Dans cette église peu banale, l'abbé avait fait faire un dallage noir et blanc de soixante-quatre cases dont les angles sont orientés vers les points cardinaux. Le regard du diable du bénitier fixe ce dallage. Il n'est pas le seul. Sur les fonds baptismaux saint Jean-Baptiste fixe lui aussi l'échiquier. Chaque tableau dans ce sanctuaire fait référence à des lieux du voisinage, la grotte ou le berger Paris trouva un trésor en 1646 en y cherchant une de ses brebis perdues.

**A**UTRE LIEU marqué dans le sanctuaire : la statue de saint Antoine-Ermite. Or, un lieu proche se nomme grotte de l'Ermite. De plus le soleil venant du vitrail opposé vient frapper cette statue le 17 janvier, jour de la fête du saint. Là encore apparaît le chiffre 17 qui avec le chiffre 22 (référence au nombre de lettres de l'alphabet hébraïque et aussi arcane du tarot dit le « mat ») est souvent présent. Quant au chemin de croix – Saunière se souvenait sans doute de celui de Saint-Sulpice – il n'est que rébus et allusions.

Dès la première station on retrouve les lieux environnants. Pilate se lave les mains dans un plateau blanc tenu par un nègre : c'est Blanchefort et Roco Negro. Les statues placées entre les stations du chemin de croix ont aussi leurs symboles plus difficiles à comprendre que les roses et les croix qui ornent la façade. C'était la grande époque du Sâr Peladan et de Stanislas de Guaita, chantres des mouvements Rose-Croix.

Son église achevée, Saunière a d'autres envies de construire. En 1900 il achète des terrains et fait édifier la villa Béthanie et la tour Magdala au pied de laquelle il devait mourir dix-sept ans plus tard. La tour Magdala c'est sa tour d'ivoire avec sa bibliothèque aux meubles coûteux et laids. La villa Béthanie c'est la maison de tous. Un chemin de ronde ceinture le domaine, un parc l'agrément avec des bassins, un potager et un verger complètent l'ensemble. Cela coûta un million de francs-or ! Un parc zoologique viendra couronner le tout.

A la villa défilent la cour et la ville : le secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts Dujardin-Baumetz ; Emma Calvé y est chez elle, mais aussi Andrée Brugière, femme de lettres en vogue, qui se fait appeler marquise d'Artois, la marquise de Bozas d'authentique noblesse et un personnage surnommé l'« étranger » par les gens du pays qui n'est autre que l'archiduc Jean de Habsbourg, cousin de l'empereur d'Autriche-Hongrie. Tant d'invités justifient les factures qui ont éberlué l'évêque de Carcassonne. Le village, s'il jase un peu sur la vie de joyeux luron de son curé, ne peut que pardonner. En effet il est d'une bonté à toute épreuve et d'une générosité sans limite.

Il faut croire cependant que Saunière était réellement aimé de ses ouailles. On en a la preuve. Lorsque les choses tournèrent mal pour lui, Mgr Beauséjour, sous le fallacieux prétexte de simonie et de trafic de messes, le fit suspendre « a divinis » puis « interdire » ; les villageois lui restèrent attachés. Saunière



n'ayant plus le droit de dire la messe ni de donner les sacrements, un autre curé fut nommé qui chaque dimanche célébrait l'office dans l'église vide. Le village venait à la messe où Saunière officiait, dans une chapelle qu'il avait fait construire, malgré l'interdit du pape. Le procès de Rome n'était pas pour effrayer le solide Languedocien : il tient tête à son évêque, interjette appel à Rome, gagne la partie. L'évêque forme un contre-recours et finit par avoir gain de cause. Il ordonne à Saunière de remettre le presbytère au nouveau curé, l'abbé Marty. La chose ne peut se faire, Saunière lors de la séparation de l'Église et de l'État l'avait loué à la municipalité, désormais propriétaire, au nom de Marie Denarnaud !

Au début de 1917, à la porte de la tour Magdalena il est frappé d'une hémorragie cérébrale. Il mourra le 22 janvier 1917, à l'âge de 65 ans, toujours aimé de ses paroissiens.

#### « L'OR DES MORTS » DE RENNES-LE-CHATEAU

En effet, on exposera son cadavre sur le chemin de ronde, recouvert d'une tenture à pompons rouges. Tout Rennes-le-Château, qui défile devant le corps, emporta comme une relique un pompon de ce drap mortuaire. On avait diagnostiqué une cirrhose du foie, mais déjà le bruit d'une mort non naturelle circulait.

Se sentant mourir, Bérenger Saunière demanda son voisin, curé d'Esparaza, l'abbé Rivière. Lorsque ce dernier quitta la chambre du mourant il était blême : de ce jour-là à sa mort on ne le vit plus rire et il devint taciturne. Que lui avait révélé Saunière ? Chose plus étrange encore et parfaitement incompatible avec la loi de l'Église qui veut que les derniers sacrements soient donnés à un malade conscient, ce n'est deux jours après son décès que Saunière les reçut !

Étrange destinée, jusque dans l'au-delà, de cet homme taillé dans l'étoffe des condottiers mais vivant à une époque où les prêtres ne montaient plus à cheval, casqués et armés. On s'aperçut, à l'ouverture de son testament, que ce prodigue ne possédait rien : tout était au nom de Marie Denarnaud ! Étrange histoire encore, Emma Calvé avait emporté l'un des piliers wisigothiques de l'autel dans sa propriété de Millau, les livres de l'abbé, les plans de ses constructions disparurent sans savoir comment.

Quel secret a-t-il emporté dans sa tombe ? ou a-t-il partagé avec sa servante et qu'elle ne put révéler, alors qu'elle en avait l'intention, lorsqu'elle mourut en 1954, elle aussi frappée d'hémorragie ?

L'HISTOIRE D'UN TRÉSOR caché qui fit courir les chercheurs jusqu'au jour récent où la municipalité interdit toutes fouilles à Rennes-le-Château ? Oui et non. Non s'il s'agit d'un trésor au sens du terme, oui s'il s'agit de l'exploitation d'une trouvaille. On avait bien trouvé quelques années avant son arrivée, à la cure de Rennes-le-Château, un lingot d'or de vingt kilos et un autre de cinquante kilos environ. Une dizaine d'années après la mort du curé on découvrit une statuette en or à moitié fondue. Lui-même avait donné aux gens du pays des bijoux et des monnaies anciennes et au curé de Saint-Paul-de-Fenouillet, dans les Pyrénées Orientales, un très beau calice ancien. Qui donc avait bien pu lui indiquer ce trésor ?

C'est l'abbé Henri Bouvet, curé de la commune voisine Rennes-les-Bains. Érudit et fort charitable, il dispose, bien que vivant modestement, d'une grande fortune

et verse à l'évêché des sommes importantes ce qui lui vaut la considération de son évêque, Mgr Billard. C'est lui qui offre en 1887 à Saunière de financer la restauration de l'église Sainte Marie-Madeleine à condition d'en rester le maître d'œuvre absolu mais occulte. C'est lui qui verse au nom de Marie Denarnaud, en quinze ans – et encore les comptes des années 1891 à 1894 ont disparu – 4 516 691 francs-or ! En 1903 il cesse les paiements pour des raisons inconnues. Saunière est alors sans argent et une brouille entre les deux curés s'installe qui durera douze ans. Bouvet, avant de mourir révéla à Saunière le secret de sa fortune et l'emplacement du trésor. Dès lors les projets éstravaçant de Saunière reprennent. La mort devait les interrompre.

Il n'est donc jusqu'à présent question que d'argent, du trésor caché, histoire relativement banale aux yeux de l'histoire. Ce qui l'est beaucoup moins c'est l'affaire des parchemins. A sa mort Saunière les légua à sa nièce, Madame James, de Montazels qui n'y comprit rien et qui, déçue par un si médiocre héritage les vendit en 1955 pour 250.000 francs à des Anglais faisant partie de la ligue de la librairie ancienne qui les publient dans la presse. Les trois parchemins sont : la généalogie des comtes de Rhedae, le testament de François-Pierre de Hautpoul, seigneur de Rennes et du Bézu, celui d'Henri Hautpoul daté du 24 avril 1695.

Il y avait là de quoi faire changer l'histoire de la France à la fin du siècle dernier et l'on comprend alors pourquoi Jean-Stanilas





7) Ce diable grimaçant est le support inattendu du bénitier qui se trouve à l'entrée de l'église. Il fut aussi commandé spécialement par le prêtre.

de Habsbourg, la comtesse de Chambord – veuve du dernier représentant de la branche aînée des Bourbons, que les monarchistes appellent Henri V encore qu'il n'ait jamais régné – aient attaché autant d'importance à la recherche des documents et versé des sommes énormes pour les faire aboutir.

Ces parchemins révèlent tout simplement l'existence de la descendance des rois mérovingiens après l'usurpation carolingienne. L'histoire officielle a effacé pour des raisons faciles à comprendre cette vérité. Ces documents étaient connus de Sièyès Pulil, Barras et Bonaparte qui évidemment les laissèrent dormir au fond du Razès.

En 1939 l'abbé Pierre Plantard, vicaire de Sainte-Clotilde à Paris en prend connaissance avec grand intérêt et pour cause, et complète la généalogie de cette dynastie mérovingienne à laquelle il appartient. Et aujourd'hui encore cette maison de Mérovée a un chef, Pierre Plantard de Saint-Clair, grand maître du prieuré de Sion (ordre qui, par des moyens détournés prôna toujours cette dynastie) descendant direct à la 54<sup>e</sup> génération de Clovis, premier roi de France et pourrait être roi sous le nom de Pierre VI.

Mais depuis le IX<sup>e</sup> siècle cette famille, la plus ancienne de France, a renoncé au trône.

Comment aujourd'hui un mérovingien peut-il exister ? Après l'assassinat de Dagobert II en 679, son fils Sigebert IV, âgé de

trois ans, que l'on déclara mort en même temps que son père, avait été enlevé par sa sœur, Irmine, abbesse d'Oeren et ramené chez sa mère dans le Razès. Lorsqu'il succéda comme Comte du Razès à son grand-père maternel Bera II il prit le nom de « Plant-Ard » c'est-à-dire « Rejeton Ardent ». De lui puisqu'il eut une prosterité, descend Pierre Plantard de Saint-Clair.

Quelle révolution eut été dans les années 1880 la preuve de l'existence de cette lignée ! La jeune et fragile république votée à une voix (douteuse) de majorité aurait basculé si la Comtesse de Chambord avait pu présenter un prétendant mérovingien. En 1873, le Comte de Chambord a renoncé au trône sous le fallacieux prétexte du drapeau tricolore dont il n'aurait pas voulu, puis était mort sans descendants.

Ainsi 1200 après l'assassinat de Dagobert II la France aurait pu avoir un roi, fils de Clovis dont la devise depuis le XIII<sup>e</sup> siècle est « Et in Arcadia Ego » devise énigmatique pratiquement intraduisible (même en Arcadie moi...); que l'on peut lire sur le célèbre tableau de Poussin, les Bergers d'Arcadie, dont le paysage et le tombeau ressemblent étonnement au Razès et à la sépulture d'Arques. Poussin savait l'existence de cette dynastie et en a donné cette preuve codée, de même que l'ensemble des tableaux (de moins bonne qualité, oh ! combien !) de l'église de Rennes-le-Château sont des rébus pour indiquer ce « trésor » qui, au-delà de l'or des morts est une page majeure de l'histoire de France.

La peinture n'est jamais innocente.

FRANÇOIS LE TARGAT

#### Bibliographie

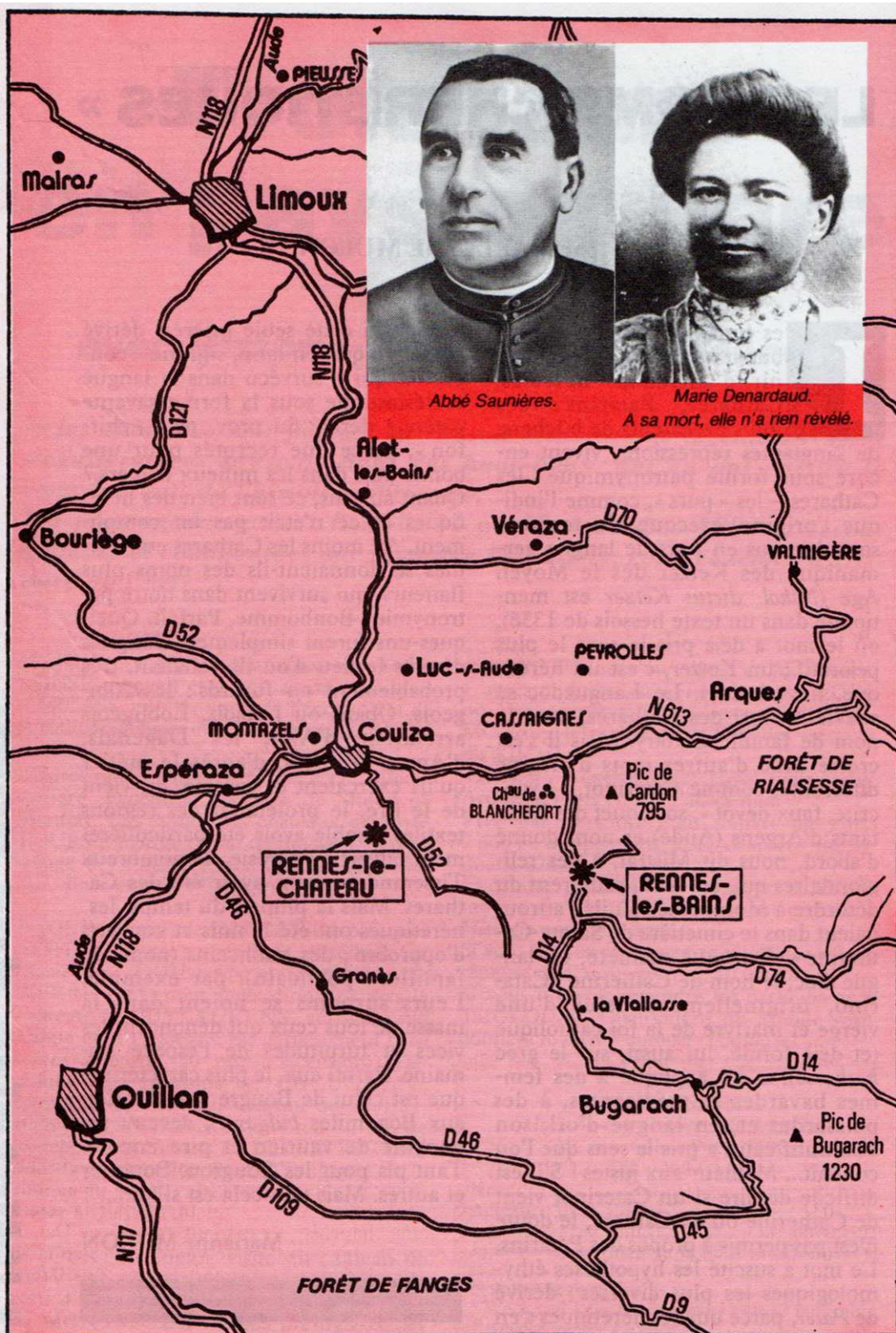
« Rennes-le-Château » Capitale secrète de l'histoire de France par J.P. Selours et J. Brétigny. Ed. Atlas n° 5945

« Généalogie des rois mérovingiens et origines des diverses familles françaises et étrangères de souche mérovingienne d'après l'abbé Pichon, le docteur Hervé et les parchemins de l'abbé Saunière, de Rennes-le-Château (Aube) » par Henri Lobineau 1956

« Nouveaux trésors à Rennes-le-Château ou le retour d'Ulysse » par Jean-Pierre Monteils. Ed. de l'Octogone 1974

« Le trésor maudit de Rennes-le-Château » par Gérard de Sède. Ed. J'ai lu 1972





Abbé Saunières.



Marie Denardaud.  
A sa mort, elle n'a rien révélé.

Photos Edition Plan - Photos Jean Ribière

Carte de la région du Razès. Rennes-Bains et Rennes-le-Château ne sont qu'à sept kilomètres de distance. (Extrait de Signé Rose-Croix).

Envoyer vos commentaires à : [patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr](mailto:patrick.mensior@rennes-le-chateau-doc.fr)  
ou directement sur la news